

LE SALAUD

- A LE

COEUR GROS -

La force, là, c'est un bison qui cueille des fraises, le poisson noyé.

Ça défrise les chauves, c'est plus la saison, petit, faut qu'ça grandisse et raide, vivant, lourd sous la plume, sans demander, peut être !

Ca doit être possible , comme un orage, entier, le grand débordement ! On le voit couler et c'est dans la bouche, le poisson noyé, ça frétille comme un virus, palpable, érotique la fleur, plus de profondeur dans la superficie, là, on essaie de comprendre, dans la cage, ça glisse comme une couleur, dedans, dedans, sors de l'intérieur !

Dans mon jardin, il y a des ours qui chantent. Je le sais parce que je les entends, sous mes arbres fruitiers rongés par le mildiou.

Dans mes arbres fruitiers rongés par le mildiou, il y a des prunes que personne ne mangera jamais, mais la terre les fait fondre et les avale ; et les fruits de la saison prochaine se nourriront sans doute d'un peu de l'azote de leurs grands frères, c'est ainsi que les panses sont remplies, c'est ainsi que la Terre s'invente.

Ce n'est pas la faute du bison si son hurlement est ridicule, ce n'est pas la faute du loup s'il pleure quand la lune se montre, ce n'est pas la faute du crâne si la migraine le cogne.

*Est-ce que j'habite dans ma tête ?
Si oui, ce n'est pas ma faute.*

J'ai des souvenirs de remplissage de mon intérieur par des vagues de chaleur, des engourdissements, des excitations des membres, oui ça j'ai encore.

J'ai menti, cédé, gargouillé, hoqueté, bougé la tête sur des tempos, dégluti, bavé, rougi, et dans le registre de la couleur toutes les variantes ; senti, tremblé, bouilli, gelé, et au rayon de la température toutes les variantes.

Ça varie, ça varie beaucoup, ça s'avarie en fonction des saisons et des humeurs et puis alors de tout ça ne subsiste qu'une nappe invariable et permanente d'agacement, c'est comme ça, c'est figé, tout m'agace, mais alors tout y passe.

*Je dois être couvert, assuré, il me faut un miroir, un miroir qui me parle, peu importe s'il réfléchit
avant de parler, il doit me donner le reflet que j'attends. Je lui dis :*

Protège-moi. Prothèse-moi.

*Mets-moi des prothèses, des aides, des additions de moi,
Des choses addictives, pour rassembler la somme de mes parties.*

*Intube-moi, entube-moi, mets-moi des tubes,
Mets-moi dans des tubes, fais-moi croire que tout va bien.*

*Tout ira pour le mieux, si tout est nettoyé,
Le germe, le bacille, la toute petite chose,
Le petit rien, la ridicule rencontre entre le dehors
et mon dedans.*

Je suis pénétré, je suis perforé, je suis perfusé, je suis envahi, je suis colonisé.

*J'aime ça, je sens, je ressens, je sens fort, je pue, j'empeste,
C'est la peste qui sort de mes pores,
Les spores se propagent dehors et je me sens moins seul,*

*C'est le réconfort épouvantable,
que je ne dis qu'à toi, d'envahir à mon tour ;*

*Si je suis forcé de m'étendre,
Je peux au moins me répandre,
aller plus loin que l'oreiller.*

*C'est le gêne égoïste qui ne pense jamais à moi,
Mais moi je pense à lui.*

*Je le regarde de temps en temps dans les yeux de mon fils,
ou même dans ses doigts de pieds,*

*Et je n'en reviens pas d'avoir fait l'aller retour, comme ça, entre lui et moi,
entre tout ce qui brûle et tout ce qui est froid..*